Document generated on 09/25/2024 3:53 a.m.

Vie des arts

Vie des arts

Théâtre

Pierre Hébert

Number 1, January–February 1956

URI: https://id.erudit.org/iderudit/55356ac

See table of contents

Publisher(s)

La Société des Arts

ISSN

0042-5435 (print)
1923-3183 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Hébert, P. (1956). Théâtre. *Vie des arts*, (1), 36–36.

Tous droits réservés © La Société des Arts, 1956

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Comme il y a parfois merveilleuse concordance du Temps !), la permanence d'être musical est dès lors définitivement assurée. L'ascension continue. Boulez est l'aimant, plutôt l'étoile polaire.

Sylvio LACHARITÉ

• La mort du grand compositeur français Arthur Honegger, bien qu'annoncée par les signes avant-coureurs d'une sérieuse maladie, et ce depuis des années, a ému bien des milieux musicaux.

Ayant été l'élève d'Arthur Honegger à l'Ecole normale, nous avons été profondément affecté par la perte de cet homme dont la valeur, comme créateur, n'est guère contestée que par de rares musiciens.

L'influence d'Arthur Honegger sur son époque a été grande, et par son oeuvre et par ses écrits. Citons d'abord la lutte intense qu'il a menée, pendant trente-cinq ans, contre certaines organisations de concerts, qui se complaisaient à donner aux auditeurs des programmes de musique cent fois entendus. Citons le maître : « Ce sont les *modernes* qui devraient constituer la base des programmes. Les grands maîtres, pour lesquels il faut une adaptation et une culture plus complète, seraient ainsi traités avec un grand respect. Des auditions plus rares, mais toujours parfaites, qui laisseraient aux oeuvres du passé leur prestige et ne terniraient pas leur splendeur par un usage trop fréquent et souvent irrévérencieux... »

Honegger fit partie du groupe des *Six*. On en a déjà suffisamment parlé. Mais sait-on qu'à l'époque de la fondation de ce groupe, il a résisté à de nombreuses tendances, dont l'une était préconisée par Cocteau : celle de la simplicité dans la musique française. Eric Satie illustrait fort bien cette tendance. Les ouvrages d'Honegger sont, en effet, établis sur de larges assises, fortement charpentés, d'un tissu contrapuntique très fourni. Une autre mode de l'époque fut celle de la foire et du music-hall, illustrée par certaines oeuvres de Milhaud et de Satie. A cela, Honegger répondait : « Je n'ai pas le culte de la foire et du music-hall, mais au contraire, celui de la musique de chambre et de la musique symphonique dans ce qu'elle a de plus grave et de plus austère ». Imperturbablement, le génie d'Arthur Honegger, tout en s'enrichissant des différentes esthétiques de son époque, poursuivait sa route.

Honegger est un grand compositeur; il laisse une oeuvre remarquable. Qu'on nous permette de citer une sorte de profession de foi qu'il se plaisait à faire à l'un des cours de l'Ecole normale : « Le compositeur se voit offrir deux attitudes dont il doit choisir celle qui lui dictera son style et son esthétique éventuels. Ou bien, il sera un découvreur, un chercheur, comme Weber, ou Wagner, ou Debussy, ou pour remonter à une époque ancienne, Monteverdi. Ou bien, il sera le créateur qui, enrichi des découvertes de ses prédécesseurs ou contemporains, les exploitera et laissera son évolution suivre un cours plus lent, à peine perceptible. On peut citer en exemple Bach, Beethoven, Mozart. Et c'est là l'esthétique que j'ai choisie. »

Et comme le grand Bach, et le grand Beethoven, Arthur Honegger est déjà devenu un classique dans toute l'acception du terme, un classique moderne, qui est resté jeune; qu'on en prenne pour exemple une de ses dernières oeuvres, sa Ve symphonie, dont le second mouvement contient une partie dodécaphonique. Et pour paraphraser Schumann : « Chapeau bas, messieurs, un grand homme vient de mourir. »

Clermont PÉPIN

THÉÂTRE

• Après Montréal, Québec a maintenant son *théâtre de poche* — c'est son nom. Il ne peut recevoir à la fois plus d'une centaine de spectateurs, d'après la formule même de ce théâtre. Il a été entièrement construit par les membres de la *Compagnie de la Basoche*. Depuis un an déjà, la compagnie occupe en guise de local et de lieu de répétitions le sous-sol de l'église de Saint-Dominique. Et c'est à cet endroit, sur la Grande-Allée, que la compagnie a érigé son théâtre, grâce à l'hospitalité des Pères Dominicains. Le théâtre comporte une centaine de sièges; il est conçu exactement comme un grand théâtre. L'on y trouve des gradins, des côtés en plan incliné, un balcon, une corbeille et jusqu'à deux baignoires (loges du rez-de-chaussée), de sorte que la direction peut annoncer fièrement : orchestre gauche, centre, droit ou encore : corbeille, balcon. Les loges sont réservées et se louent globalement. L'anonymat est de règle. Ainsi, l'on connaît le nom du directeur; mais s'il vient à jouer un rôle, les spectateurs ne peuvent pas plus le reconnaître que les autres. On a adopté cette formule pour aider l'esprit d'équipe et pour servir plus intégralement la présentation théâtrale.

La saison 1955-1956 s'est ouverte avec le *Noël sur la place*, de Henri Ghéon, que la compagnie a présenté pendant quatre semaines au cours du mois de décembre. Dès la mi-janvier, la compagnie a mis à l'affiche l'*Alouette*, de Jean Anouilh. Elle reprendra tout probablement le *Chemin de la croix*, de Henri Ghéon, qu'elle a donné naguère dans l'église même de Saint-Dominique; la saison se terminera vraisemblablement avec *Méfie-toi, Giacomino*, de Luigi Pirandello, et *Yerma*, de Frederico Garcia Lorca.

Pierre HÉBERT